

ÉCRITURES DU TRAGIQUE ET DE L'INTIME DANS *LE PREMIER JOUR D'ÉTERNITÉ* DE GHANIA HAMDADOU ET *PUISQUE MON CŒUR EST MORT* DE MAISSA BEY

Amel DERRAGUI

Université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algérie

amel.derragui@hotmail.com

Résumé : À travers une lecture croisée du *Premier jour d'éternité* de Ghania Hammadou et de *Puisque mon cœur est mort* de Maïssa Bey, nous nous proposons de montrer comment ces deux romans font écho à la situation tragique que traverse l'Algérie pendant la décennie noire. Il s'agira de voir la récurrence des thèmes qui sont privilégiés par la fiction (la violence, la mort, la souffrance, le deuil ...) à travers le prisme du temps et la mise en place d'un dispositif narratif pour dire cette Algérie des années quatre-vingt-dix.

Mots-clés : Roman, actualité, tragédie, temps, souffrance

Abstract :

Through a crossreading of *Le premier jour d'éternité* of Ghania Hammadou and *Puisque mon cœur est mort* of Maïssa Bey, we suggest to demonstrate how these both novels show the tragic situation that Algeria gets through during the « black decade ». We shall see the recurrence of themes highlighted by fiction (violence, death, suffering, mourning) from the angle of time and the establishment of the narrative device to describe Algeria of that time (1990' s).

Keywords : Novel, actuality, tragedy, time, suffering

Introduction

Le premier jour d'éternité de Ghania Hammadou (2010) et *Puisque mon cœur est mort* de Maïssa Bey (2005) présentent des similitudes et ce tant sur le plan de la fiction que sur le plan de la narration. En effet, dans les deux récits, le thème de la mort est omniprésent et sert en quelque sorte « d'embrayeur » thématique. La lecture conjointe des deux romans laisse à penser que sans le thème crucial de la mort et celui du deuil lié à l'actualité des années 1990, le récit piétinerait et ne pourrait avancer. Cette période tragique a permis à bon nombre d'auteurs algériens inconnus jusqu'alors du grand public de se faire publier dans la revue *Algérie/ Littérature/ Action* qui avait vocation de refléter la réalité algérienne telle qu'elle était vécue par des millions d'Algériens et de véhiculer les informations permettant de décoder cet univers. Dans l'annonce qui est faite dans l'éditorial du numéro 12-13 dans lequel est publié *Le premier jour d'éternité*, nous pouvons lire :

À l'heure où nous donnons ce numéro à l'impression, tout est nuit et brouillard, confusion. Nous avons la gorge et les tempes serrées, nous tremblons de révolte impuissante, d'incrédulité. Nous sommes en deuil de nos pensées, de nos illusions, de nos analyses, de nos espoirs simples, des quelques certitudes auxquelles nous nous raccrochions, que nous rabâchions. Les mots ont un goût de sang, ils ne peuvent plus dire ce que l'encre veut leur faire dire, ils se coagulent, et nous pataugeons dedans, poisseux, hébétés. [...] Le deuil est un long processus. Il est descente aux enfers, long cheminement vers l'abîme, un miroir sans tain à la main où défile la mémoire.

Hammadou (1997, p.135)

Dans la postface et ce dès la première ligne, Daniel Sallenave nous propose une lecture de ce roman et écrit que « ce livre est un thrène, un chant de deuil. » Le deuil est insupportable, nous dit-on dans cette postface car il est « arrachement et douleur nouvelle qui s'ajoute à la douleur ancienne ». Sallenave (1997, p.135). Dans *Le premier jour d'éternité*, le personnage-narrateur Meriem perd et pleure son amant tombé sous les balles des islamistes. Dans *Puisque mon cœur est mort*, la narratrice Aïda pleure son fils. Perte de l'être cher et aimé provoquant ainsi une même douleur, un même *chant de thrène* selon l'expression de Daniel Sallenave. Dans ces deux textes aux accents de la tragédie grecque, Ghania Hammadou et Maïssa Bey nous livrent et ce dès le paratexte l'histoire d'une déchirure humaine et d'un deuil qui nous mène tout droit vers l'actualité sanglante de l'Algérie des années 90. Dès lors, notre analyse s'articule autour des questions suivantes : comment se traduit sur le plan de la fiction et sur le plan de l'écriture l'impact de cette actualité dans ces deux romans ? Quels sont les thèmes privilégiés mis en avant par le texte pour dire cette actualité ? Quel rapport entretiennent les personnages avec le temps ? Et que dit l'état psychologique de ces personnages sur leur expérience existentielle du temps ?

Dans cette perspective, nous nous proposons dans cette étude de montrer que la décennie noire en Algérie a été génératrice d'une production romanesque très fortement marquée par le contexte tragique de cette époque. Il s'agira de voir à travers une lecture croisée de ces deux romans, comment ces écrivaines tentent de se dire et de dire l'Algérie notamment à travers la récurrence des thèmes liés à une actualité sanglante et par un projet de narration pris en charge par des narratrices à la première personne. Nous verrons également que cette prise de parole féminine génère un traitement et une conception particulière du temps.

Pour mettre à l'épreuve nos hypothèses, nous commencerons par interroger le titre et la couverture des romans. Il s'agira de voir en quoi cette lecture du paratexte est un condensé d'une histoire tragique.

1. Lecture du paratexte (titre et couverture du roman)

Dans *Le premier jour d'éternité*, le titre est porteur d'une charge sémantique très fortement liée à l'expression du temps. D'emblée, ce titre nous transporte dans un long voyage qu'a décidé d'entreprendre le personnage

Mériem pour se réappropriier les moments heureux passés avec son amant. Elle convoque le passé par le biais des souvenirs pour faire revivre un amour perdu et le rendre éternel. Ainsi, en rendant cet amour éternel, elle immortalise l'être aimé ou du moins le souvenir de l'être aimé. « Le premier jour d'éternité » serait ainsi ce jour où bien après la mort d'Aziz, elle décide de remonter par les souvenirs dans le temps. Dès les premières pages du roman, nous pouvons lire au sujet de ce projet de réminiscence qu'elle compare à une œuvre d'art :

Voilà, je vais faire le voyage à l'envers. De la fin au commencement. Mon pinceau fébrile vole de la palette au chevalet mais il ne fait qu'effleurer la toile- le tableau je le sais bien sera une esquisse, une ombre de portrait. Comme une aveugle dans la nuit, j'essaie de remonter jusqu'à lui. La route est chaotique, comme les temps que nous vivons. Pourtant, dans l'itinéraire endeuillé, dans l'horreur de la mort, dans la déchirure des séparations, le ciel et la mer restent bleus, immuablement bleus. »

Hammadou (1997, p.20)

La couverture du roman est quant à elle plus ou moins explicite car elle représente un masque africain de forme rectangulaire et de couleur sombre teinté de noir et de jaune à l'intérieur. Dans la culture africaine, le noir connoté négativement et le jaune sont des couleurs associées à la mort. Ainsi, dans une première lecture, nous pouvons dire que ce masque serait une illustration et un prolongement du titre. En effet, l'interprétation des masques africains et leur symbolisme est explicitée de la manière suivante :

La première raison d'être de ces objets n'est pas le plaisir de l'œil. Leur destination profonde est ésotérique, axée sur les cultes ancestraux ou mythiques : faire revivre des mythes fondateurs, perpétuer la mémoire des ancêtres, [...]¹

L'association du titre et de l'image renforce l'idée selon laquelle le roman en question véhicule la notion du mythe de l'éternité puisque l'être aimé deviendra éternel dans la mémoire du personnage. Le titre du roman *Puisque mon cœur est mort* de prime abord n'est pas aussi évocateur en termes de temporalité ou du moins de manière moins explicite que le titre du roman de Ghania Hammadou. Cependant, nous pouvons constater qu'une signification temporelle sous-jacente s'exprime bien au-delà du titre de Maïssa Bey. Dans le cadre des interférences universelles, ce titre nous renvoie au dernier vers du troisième quatrain du poème de Victor Hugo *Veni, vidi, vixi* : « Puisque mon cœur est mort, j'ai bien assez vécu. » extrait du recueil de poésie « Les Contemplations. » Dans ce poème, Victor Hugo nous livre son dégoût de la vie et sa profonde tristesse à la suite de la mort de sa fille. Par analogie intertextuelle, nous pouvons considérer que le titre du roman de Maïssa Bey témoigne bien de ce sentiment que tout un chacun éprouve lorsqu'il est affligé face à la perte cruelle d'un enfant. La même interprétation du quatrième vers

¹ « Thématique : *Le symbolisme des masques* ». [s.d.] URL : < [http:// www.ledifice.net/6004-5html](http://www.ledifice.net/6004-5html) >

du troisième quatrain de Victor Hugo est à trouver dans le titre du roman de Maïssa Bey puisque sont identiques les thèmes de la mort, la perte d'un enfant ainsi que le désir de ne plus vivre, résumés dans l'énoncé « puisque mon cœur est mort. »

Dans la première partie du vers de Victor Hugo, l'emploi du terme « mort » est explicite et réfère à l'organe du cœur qui selon le Petit Robert (2003) est « le siège des sensations et des émotions ». Ainsi les sentiments du locuteur n'ont plus lieu d'être, aucune sensation ni aucune émotion ne pourront être ressenties « puisque le cœur est mort ». Quant à la deuxième partie du vers de Victor Hugo « j'ai bien assez vécu » pourrait se traduire de la manière suivante : « Puisque mon cœur est mort, je ne veux donc plus vivre » ou par « je suis mort » ou bien encore par « j'ai fini de vivre. » Cet énoncé est capital dans la compréhension du titre de ce roman car il manifeste un certain éclatement temporel. En ne désirant plus continuer à vivre, le cœur du sujet est mort, il a cessé de battre, il n'est plus en vie. Le temps s'arrête et se fige. L'excès temporel contenu dans la phrase « j'ai bien assez vécu » dit que le poète a vécu trop longtemps et qu'il souhaite que sa vie touche à sa fin. Cet excès qui s'exprime à travers la locution « bien assez » et qui peut être remplacé par le terme « trop », manifeste de la part de Victor Hugo une volonté de mettre à fin à cette temporalité qui aboutirait à la mort. C'est cet excès temporel qui conduit donc à un temps figé. En procédant ainsi à une transposition intertextuelle, nous pouvons dire que le titre de Maïssa Bey répond à cette interprétation qui peut être formulée selon le schéma suivant :

Cause première : Événement douloureux vécu par le locuteur
Conséquence : Mon cœur est mort

Cause : Puisque mon cœur est mort
Conséquences : Le désir de ne plus vivre. Le temps s'arrête et se fige.

Le titre n'est pas le seul élément qui donne une première lecture macabre au roman. Nous constatons également que la couverture du livre représente une femme toute de blanc vêtue. La couleur blanche dans la religion musulmane est associée au deuil et toute personne endeuillée, particulièrement la femme, se doit de revêtir pour la circonstance un habit blanc. La narratrice dira à ce sujet :

Ainsi, je n'ai jamais su pourquoi, dans les maisons où séjourne la mort, tous les miroirs sont recouverts de draps blancs. Pourquoi le blanc est la couleur du deuil chez nous ? »

Bey (2010, p.24)

À cette lecture para textuelle vient s'ajouter celle du prologue qui nous introduit directement dans le caractère tragique de cette littérature des années quatre-vingt-dix.

2. Le prologue, invitation à l'histoire tragique

Le Premier jour d'éternité et *Puisque mon cœur est mort* peuvent sembler de prime abord se rejoindre sur le plan de la structure narrative. En effet, les deux récits s'ouvrent sur la mort tragique de l'être aimé. « Le sentiment du tragique » selon l'expression de Farida Boualit qui affecte le personnage romanesque, est toujours lié à une force supérieure ou à une transcendance qui décide du sort de ce dernier. Un personnage condamné d'avance, subissant son sort, n'ayant aucune prise sur les événements qui s'abattent sur lui et dont l'issue fatale serait la mort. La mort est vécue arbitrairement et ne peut s'expliquer donc par la raison. Dans *Le premier jour d'éternité*, nous considérons que le sentiment du tragique est associé au caractère arbitraire de la mort. En effet, dès le prologue, Le personnage Aziz pose la question à son bourreau « Devant la gueule froide de l'arme posée sur sa tempe, il eut juste cette question, comme un soupir imperceptible qui mourut sur ses lèvres : « Pourquoi... ? » Hammadou (1997, p.9) L'ultime mot prononcé par Aziz est réitéré une seconde fois comme renforcer ce caractère arbitraire et tragique:

Parce que jadis, on lui avait appris que toute faute se paie par un juste châtiment, à l'âge mûr, il croyait encore à la vieille règle de l'enfance – la faute et la sanction. Mais quel crime avait-il donc commis qu'il expiait par la mort ? [...] L'azur se dilua dans le sang. Qui donc l'entendit demander, avant de s'écrouler : « Pourquoi... ? Je ne vous ai rien fait...Pourquoi... ?

Hammadou (1997, p.9)

Ce même sentiment absurde face à la mort se lit également dans le prologue de *Puisque mon cœur est mort*. Le roman s'ouvre sur la mort d'un jeune homme qui n'est autre que l'ami intime de Nadir, fils de Aida (la narratrice). Depuis la mort de l'être aimé, assassiné à l'arme blanche par un intégriste ayant bénéficié de la loi sur la concorde civile², le narrateur-personnage nourrit en secret le dessein de venger son fils. Croyant aller à la rencontre de l'assassin de Nadir, elle finira par tirer sur Hakim. Ainsi, ce caractère arbitraire se voit doubler dans ce récit par l'assassinat de deux personnages.

Nous pouvons donc constater que dans les deux romans, le récit s'ouvre et se clôt sur la mort arbitraire d'un personnage secondaire qui va donner lieu à une narration prise en charge par un « je » féminin. Le prologue et l'épilogue se rejoignent en formant un cercle narratif qui s'opposerait donc au schéma classique du récit linéaire : un récit en boucle dont le début annonce la fin et la fin annonçant le début. Ainsi, pour nous conter une seule et même histoire, deux techniques narratives vont être utilisées dans ces deux récits : la rétrospection et l'écriture de l'immédiat à travers le journal intime.

² Loi de clémence promulguée par le président Abdelaziz Bouteflika en 1999. Cette concorde visait à rétablir la paix et la sécurité dans le pays et donnait droit aux terroristes repentis de réintégrer la vie sociale.

3. Techniques narratives pour une même histoire

3.1 La rétrospection

Si nous faisons abstraction du prologue, *Le Premier jour d'éternité* est composé de huit chapitres tous précédés d'un titre correspondant à huit moments intenses de l'histoire d'amour entre le personnage Mériem, la journaliste et Aziz, l'homme de théâtre. L'histoire tragique de l'Algérie servira de toile de fond à leur histoire passionnelle. Dans un entretien, la romancière dira à ce sujet : « [...] Ses matériaux sont réels...L'essentiel des éléments autobiographiques est à chercher dans ces images lumineuses de l'Algérie qui est la toile de fond d'une histoire individuelle qui emprunte et dépasse la réalité. » Hammadou (1997, p. 129). Dans le chapitre I intitulé « L'indicible », l'histoire qui commence par un dénouement tragique nous transporte dès le deuxième chapitre nommé « Je me souviens exactement » dans les souvenirs les plus profonds de Mériem où elle relate leur première rencontre :

Je me rappelle maintenant exactement...Exactement, oui. La première fois, ça m'avait traversée de part en part, comme l'éclair qui illumine la tête du chercheur : l'instantané de l'évidence. C'était lui ! J'avais levé les yeux, arrêté le stylo suspendu à quelques centimètres de la page noircie que je corrigeais.

Hammadou (1997, p.29)

Elle va convoquer ainsi sa mémoire et faire revivre par le biais de ses réminiscences les moments les plus heureux partagés avec son amant. La mémoire demeurant le seul moyen pour elle de faire revivre cet amour et ce par le biais de l'écriture:

Avec ma seule mémoire, je peux me dresser contre l'amnésie, combattre l'oubli. Je veux m'emparer de chaque fragment d'Aziz dispersé dans l'immensité de la toile humaine pour le recréer. Que cette renaissance soit mon œuvre, et qu'après, la terre m'engloutisse ! Qu'importe si cette création emprunte les chemins chaotiques de ma tête endolorie ! »

Hammadou (1997, p. 27)

Ce récit à la première personne nous rappelle l'une des techniques utilisées au cinéma : le flash-back, qui en termes de procédé littéraire correspond à l'analepse. Ainsi, tout le roman et ce à partir du deuxième chapitre est construit sur la base d'une longue narration rétrospective. Dans *Puisque mon cœur est mort*, la technique narrative privilégiée sera celle de l'écriture de l'immédiat.

3.2 L'écriture de l'immédiat

Le journal intime désigne de manière générale un texte écrit où la personne qui raconte ou le diariste selon l'expression de Michèle Leleu, nous fait part des actions qu'elle mène, de ses sentiments et réflexions personnelles, au jour le jour ou par intermittence. Dans *Puisque mon cœur est mort*, la narratrice tient un journal sur la période qui suit la mort de son fils. Dès son premier jour

de deuil, elle décide de se placer en retrait des autres et donc de la société et de se couper du monde. La non communication sociale et son enfermement dans l'écriture lui permettra d'établir un lien privilégié avec son enfant. Le journal intime aura ainsi pour principal enjeu de faire revivre un être cher non pas par le biais du passé mais bien au travers d'une écriture de l'immédiat. Ainsi, il est dit au sujet du journal intime qu'il est : « une écriture du présent, vouée à un indéfini recommencement » Kunz Westerhoff (2005) et que le passé est réduit à un présent.

Par le biais du journal intime, la narratrice occulte la disparition de son fils : l'écriture lui permet de se réapproprié une absence qui devient présence. C'est le moyen pour elle, non pas de raviver les souvenirs de son fils étant donné que le récit n'est presque pas émaillé d'analepse, mais bien de le ramener à la vie c'est-à-dire d'établir avec lui un lien dans le présent. Ainsi, dira-t-elle à propos des femmes, qui viennent lui présenter leurs condoléances : « Qu'elles partent ! Qu'elles rentrent chez elles ! [...] J'avais hâte de me retrouver seule avec toi. » Bey (2010, p.25)

À la lumière des éléments narratologiques que nous avons évoqués concernant le lien étroit qui existe entre le prologue et l'épilogue et à travers une lecture croisée que nous établissons entre les deux récits, nous pouvons également affirmer que le journal intime dans *Puisque mon cœur est mort* est un récit qui ne constitue pas un cercle narratif voué à un éternel recommencement puisqu'il se clôt sur la mort symbolique de la narratrice et ce même si l'on considère que :

Rien ne semble pouvoir permettre sa clôture en une œuvre : qu'est ce qui peut mettre fin à la succession journalière, sinon une circonstance extérieure au texte lui-même, c'est-à-dire le plus souvent, la mort de l'auteur ? Le journal intime est voué à l'inachèvement, parce qu'il est inscrit dans une récurrence : nécessairement interminable, il est pris dans la monotonie d'un éternel recommencement.

Kunz Westerhoff (2005)

Or précisément, le titre de Maïssa Bey fait écho à cette construction narrative du journal intime dans le roman dans le sens où il porte la charge sémantique de la mort du personnage narrateur : le cœur de Aïda est mort, par conséquent, elle aussi se meurt.

Conclusion

Ainsi, au travers des deux romans que sont *Le Premier jour d'éternité* et *Puisque mon cœur est mort*, nous avons pu voir que le traitement de la fiction était en rapport direct avec le contexte historique de la période des années 90. Les enjeux de cette écriture romanesque restent profondément liés à l'actualité sanglante qui marque le pays. Cependant même si la thématique et les pistes de lecture que privilégient les auteurs de cette époque restent les mêmes, il n'en demeure pas moins que des écrivaines algériennes telles que Maïssa Bey et Ghania Hammadou mettent en lumière dans leur texte une écriture de l'intime en reprenant cette même référence mais à partir d'une temporalité qui se

déploie à travers une mémoire individuelle blessée (se manifestant dans les textes par le récit rétrospectif et le présent de narration) et qui réarticule sur le registre de l'intime le passé et le présent. C'est donc cette perception et cette conception singulière du temps dans la littérature algérienne féminine qui à notre sens confèrent une touche de singularité à ces deux romans.

Références bibliographiques

- Arrouye, J. (2010). Du Présent d'immédiateté au présent d'éternité dans L'Iris de Suse de Jean Giono. *Le Temps dans le roman du XXe siècle, sous la direction de Mohammed Ridha Bouguerra*, coll. « Interférences », Presses universitaires de Rennes.
- Aslaoui, L. (2000). Les années rouges. Alger : Casbah Editions .
- Bardolph (J) et al. (dir.) (1986). Le temps et l'histoire chez l'écrivain : Afrique du Nord, Afrique noire, Antilles, Paris, L'Harmattan.
- Hammadou, G. (1997). Le Premier jour d'éternité. Paris : Marsa Edition.
- Hammadou, G. (1997). Actualité culturelle. Alger, l'amour, la mort. *Revue Algérie / Littérature/ Action*, Paris : Marsa Edition 12-13.
- BEY, M. (2010). Puisque mon cœur est mort. Alger : Editions Barzakh.
- Kunz Westerhoff, D. (2005). Le journal intime. Méthodes et problèmes. [En ligne], consulté le 20/11/2020, sur URL : <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/>
- Sallenave, D. (1997). Actualité culturelle. Alger, l'amour, la mort. *Revue Algérie / Littérature/ Action*. Paris : Marsa Edition, 12-13.

Autre

Thématique : Le symbolisme des masques. [En ligne] consulté le 10/11/2020, sur URL : <http://www.ledifice.net/6004-5html>